

Zeitschrift: Matières
Herausgeber: École polytechnique fédérale de Lausanne, Institut d'architecture et de la ville
Band: 18 (2024)
Vorwort: La fin de l'architecture
Autor: Gerrewey, Christophe van

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fin de l'architecture

Christophe Van Gerrewey

*Non point qu'il faille croire à l'avenir
de la métaphysique, ni à aucune espèce
d'avenir. Loin de moi une telle insanité.
Il n'en demeure pas moins que toute fin
recèle une promesse et dégage l'horizon¹.*

Émil Cioran

C'est grâce aux proclamations consécutives de sa fin que l'architecture continue. Pour rester en vie, elle doit être déclarée morte à intervalles réguliers. Ce numéro de *matières* veut examiner comment ce mécanisme a fonctionné et continue de le faire. En d'autres termes, la question posée est la suivante : de nos jours comme dans son vaste passé, quel type de continuité contient le concept d'architecture ?

Chaque réponse imaginable est, bien sûr, déterminée par une compréhension de l'histoire – de la façon dont le changement se manifeste, et de la façon dont l'architecture réagit, ou devrait réagir, à ces changements. Il est possible de rejeter tout le problème comme étant un non-sens. C'est ce qu'a fait Frank O. Gehry en s'adressant à ses collègues en 1993, dans l'avant-propos d'un des rares livres dans lequel la fin de l'architecture est explicitement évoquée : « J'ai essayé de mettre cartes sur table au fil des ans et de clarifier qui je suis et ce que je suis, afin que certains clients intéressés par ce que je fais aient un cap, et de là, j'obtiens mon travail. Comme vous tous, je suis à l'écart de beaucoup de choses. Somme toute, je pense, en optimiste, que vous trouverez tous de l'ouvrage, que vous construirez de beaux bâtiments et que vous n'aurez pas à rester assis en vous souciant de la fin de l'architecture². »

Les remarques de Gehry révèlent principalement qu'un architecte en activité n'éprouve pas forcément le besoin de s'interroger sur la nature et sur le futur de l'architecture en général. Plus

important encore, sa réponse montre aussi que la question de la fin de l'architecture est surtout celle de sa définition. Faire référence à la terminaison de l'architecture revient à redéfinir sa fin dans l'autre sens du terme : son but, son sens, sa finalité. Cette fin n'est possible que parce qu'il n'y a pas de consensus sur ce qu'est réellement l'architecture, ni à quoi elle mène. Que se passe-t-il lorsque l'architecture se termine ? Ce qu'on entendait par *architecture* n'existe plus, ou n'est plus jugé suffisant, et se transforme, pour le meilleur ou pour le pire, en autre chose.

Ce numéro de *matières* commence par un aperçu de l'histoire de l'architecture occidentale aussi compréhensible qu'ambitieux, expliqué et illustré par Pier Vittorio Aureli et Marson Korbi, dans la tradition des diagrammes bien connus que Charles Jencks a dessinés dans les années 1970⁵. Leur définition de l'architecture est claire : en tant que partie de la « superstructure », elle rend visible l'« infrastructure » ou la « base matérielle » de la société. L'architecture est la traduction spatiale de la manière économique et politique dont une société est organisée dans une certaine période. Cette organisation, aussi chaotique ou individualiste soit-elle, est toujours là, et donc il y aura toujours architecture. « Tout comme il ne peut exister de monde sans idéologie », écrivent Aureli et Korbi, « il ne peut exister de monde sans architecture ».

En ce sens, l'architecture n'est pas différente de la littérature ou des arts visuels. Il est donc également possible d'affirmer que la tâche de l'architecture est précisément de révéler ou de souligner – ou du moins de ne pas cacher – sa propre « essence artistique », et donc son artificialité. Dans sa contribution, Laura Trazic écrit sur les ornements, les décorations et les ombres dans l'architecture des XVIII^e et XIX^e siècles. Elle révèle ainsi un autre aspect de la fin de l'architecture, à savoir l'achèvement d'un bâtiment. Quand un projet architectural est-il terminé ? La finalité de l'architecture, c'est, tout simplement, la beauté – ce dont, comme le souligne Trazic avec l'aide de Françoise Choay, Alberti était déjà convaincu au XV^e siècle.

Dans les trois articles qui suivent, la fin de l'architecture est envisagée depuis son commencement – ses matières premières et les matériaux à partir desquels elle est construite, tout comme l'origine et la provenance de ces matériaux –, mais aussi depuis sa survie et sa pérennité. Le critère principal est écologique : la question, difficile, est de savoir si et comment il est possible à l'humanité d'habiter la Terre sans lui nuire. L'architecture telle que nous la connaissons depuis des siècles ne devrait-elle pas se terminer d'une manière ou d'une autre, précisément pour éviter la fin du monde, ou du moins celle du climat actuel et du mode de vie qui lui est associée ? Véronique Patteuw écrit sur ce qui peut être considéré comme une première expression historique de cette préoccupation : les expériences un peu étranges que certains architectes ont initiées, à partir des années 1960, avec les « maisons-ballon ». Vivre dans un espace qui n'est isolé du monde extérieur que par une fine membrane transparente, c'est aussi réduire l'architecture à une forme zéro, à savoir la démarcation et le traitement d'une portion d'air, de la manière la plus modeste et minimale possible. Comme Pauline Lefebvre l'explique dans son article « Maintenance et dé-projection », il s'agit avant tout d'entretenir cette portion, même après la prétendue fin du travail de l'architecte. « Prendre soin » de l'espace existant est une tâche sans fin, et dans un monde de plus en plus rempli et bâti, l'architecte doit avant tout se préoccuper de ce que ses prédécesseurs ont déjà fait. C'est aussi le plaidoyer de Charlotte Malterre-Barthes : vu « qu'il n'y a pas d'innocence du bâti », « un moratoire sur les nouvelles constructions » est justifié, même si « arrêter de construire ne signifie pas ne rien faire ». Réévaluer et apprécier ce qui existe déjà – c'est ce que devrait être l'architecture d'aujourd'hui.

La question de savoir comment le réemploi architectural devrait être réalisé a donc été posée, mais sans réponse générale, si cela était même possible. Un exemple désormais historique est donné dans un texte de Geert Bekaert, initialement publié en 1982. Il s'agit de la refonte et de la restauration – aujourd'hui, on dirait la maintenance – d'un bâtiment vieux de plus de quatre cents ans, qui était sur le point d'être démolie à la fin des années 1970. L'architecte belge Charles Vandenhove (1927-2019) a sauvé l'hôtel Torrentius à Liège en l'habituant, mais aussi en prenant soin de ce bâtiment. Ses interventions – avec l'aide d'artistes tels que Daniel Buren et Olivier Debré – ont non seulement rendu possible de maintenir son existence, mais ont également éliminé d'autres contradictions concernant la fin de l'architecture. La survivance de l'hôtel Torrentius souligne, par exemple, que l'ornement et l'écologie, la beauté et la fonctionnalité, la forme et le contenu, mais aussi – dans un sens plus général – l'éthique et l'esthétique, ne sont pas inconciliables. Le texte de Bekaert sur cette maison datant de la Renaissance peut être lu comme la défense d'un humanisme brisé. Même si cet humanisme a été rebaptisé au cours des dernières années en termes plus négatifs, comme « Anthropocène », il n'en demeure pas moins que l'humanité est condamnée à vivre, même si l'absurdité, l'impossibilité, la violence et la nocivité de cette vie sont établies. Cette prise de conscience – dont, d'ailleurs, ni les animaux ni les plantes ne sont capables – est aussi une sorte de fin, accompagnée de la réalisation qu'il n'y a rien d'autre à faire que de continuer. L'architecture, quelle que soit la finalité qu'on lui attribue, continue de témoigner de ce destin, et l'hôtel Torrentius en est un excellent exemple. Ce n'est pas un hasard si Vandenhove a découvert, lors de la rénovation, une fresque originale, cachée sous des couches de peinture, représentant un sphinx accompagné d'un dicton d'un des livres sapientiaux de l'Ancien Testament, le Siracide ou l'Ecclésiastique, écrit vers 200 avant Jésus-Christ. « *Cum finierit, tunc incipiet* », c'est ainsi que se lit cette fresque murale : « Quand c'est fini, ça ne fait que commencer. »

Pour la génération de Vandenhove, ce paradoxe n'était pas dénué de sens. Déjà en 1968, dans une rare interview accordée au magazine français *Cimaise*, il avait prononcé un aphorisme qui désignait l'état précaire de l'architecture dans une société moderne et individualisée : « Il n'y a plus d'architecture depuis qu'il y a des architectes⁴. » Dans un processus qui a commencé à la Renaissance et qui s'est véritablement amorcé après la Seconde Guerre mondiale, l'architecture a perdu son évidence et son pouvoir de représentation de la société ; la fragmentation de la seconde a sapé les fondements de la première. Bien sûr, les architectes peuvent encore représenter des clients individuels, mais l'architecture elle-même n'a plus de projet pour la société dans son ensemble. C'est l'une des idées qui constituent également la base d'une œuvre d'art architecturale, qui se trouve actuellement au musée d'Art contemporain de la ville de Gand, et qui apparaît en couverture de ce numéro de *matières*, en gros plan. En 1979, l'architecte Luc Deleu a posé la dernière pierre de Belgique, sous la forme d'une plaque commémorative en béton armé. Il voulait non seulement indiquer que l'architecte n'a que peu ou pas de droits à exister dans une société capitaliste, mais il soulignait aussi que la Belgique, et le monde occidental en général, se couvrait progressivement de bâtiments, sans que cette activité incessante de construction soit profondément remise en cause. De cette manière, la *Dernière pierre de Belgique* est aussi l'un de ces appels nécessaires dans l'histoire de l'architecture, un appel à commencer par penser, avant d'habiter, de construire et d'agir⁵.

Les textes par lesquels ce numéro se termine explorent la dialectique entre le début et la fin de différentes manières. Alfredo Thiermann se penche sur une contribution architecturale présentée à la



Charles Vandenhove,
Hôtel Torrentius, 1981, fresque,
photo Geert Bekaert

Madelon Vriesendorp,
Medusa Raft, 1978, Drawing Matter
Collections, Londres

biennale d'art de Venise de 2022, qui a donné de la visibilité au peuple Selk'nam du Chili, menacé et condamné pendant des siècles. Le but de l'installation était d'obtenir une « esthétique de la conservation », une approche qui comble non seulement le fossé entre êtres humains et objets, mais aussi entre continuité et invention. Sébastien Marot, quant à lui, invente une fin différente, ou une suite, pour l'un des contes les plus célèbres de l'histoire de l'architecture récente : *The Story of the Pool* de Rem Koolhaas, publié en 1978 à la fin de *Delirious New York. A Retroactive Manifesto for Manhattan*. Après un voyage dans les banlieues de New York, il s'avère, heureusement, encore possible de continuer à nager. Pour terminer cette livraison, Roberto Gargiani, Éric Lapiere, Bruno Marchand et Luca Ortelli rendent hommage à Jacques Lucan, professeur de théorie de l'architecture à l'EPFL de 2001 à 2015 décédé au mois d'octobre de l'année dernière. Dans son livre *Composition, non-composition* de 2009 en particulier, Lucan a défini l'architecture comme une question de composition – la mise en forme des espaces, à l'aide de plans et de dessins. En même temps, il souhaitait aussi donner une histoire à la composition : une narration d'épisodes, de choix et d'options, qui ne peuvent cependant jamais être absolus ou ultimes. C'est ce qui définit en fin de compte l'architecture : la conviction qu'il n'y a pas, en ce qui concerne l'organisation de la vie humaine, de solutions parfaites ou calculables, et même pas de solutions tout court. L'architecture (et pas seulement elle) prend fin, en effet, lorsque la croyance se répand à partir d'« institutions » comme Google, Amazon, Meta, Tesla, OpenAI et Stanford University – et puis devient dominante, dans nos écoles, nos entreprises, nos maisons et nos esprits – que toute forme de « technologie rend le passé hors de propos, ainsi que les formes d'expertise qui découlent de son étude⁶ ». Voilà certainement quelque chose que l'histoire a enseigné : ce ne sont que des solutions finales qui annoncent des fins irréversibles.

NOTES

1 Émil Cioran, *La Tentation d'exister*, in *Œuvres*, Éditions Gallimard, Paris, 2011 [1956], p. 363.

2 Frank O. Gehry, « Preface », in Peter Noever (dir.), *The End of Architecture? Documents and Manifestos*, Prestel, Munich, 1993, p. 13. Pour un autre exemple, dans lequel la fin de l'architecture est liée à la fin de l'histoire (de l'art), voir la conversation entre Steven Fleming et Arthur C.

Danto : « The End of Architecture? », *Architectural Theory Review*, n° 2, 2007, p. 195-208.

3 Voir à titre d'exemple : Charles Jencks, *Architecture 2000. Predictions and Methods*, Studio Vista, Londres, 1971.

4 Marc Albert-Levin, « Charles Vandenhove », *Cimaise*, n° 89, 1968, p. 78.

5 Voir aussi : Christophe Van Gerrewey, « We Will No Longer Build », in *Something Completely*

Different. Architecture in Belgium, MIT Press, Cambridge/Londres, 2024, p. 247-287.

6 Ben Tarnoff, « Better, Faster, Stronger », *New York Review of Books*, n° 14, 2023, p. 38.

Il s'agit d'une critique de deux livres qui mettent en lumière les sombres fondations de la Silicon Valley.